

ACTES NEUJ PRO 2010

CONFERENCE

LES VOYAGES FORMENT-ILS LA JEUNESSE ?

Par Bertrand RÉAU, Maître de conférence en sociologie, Université Paris I

Bertrand REAU

Le voyage est une mobilité qui de nos jours est hautement valorisée ; il n'en a pas toujours été ainsi et pour donner un exemple parmi d'autres, à l'époque moderne, des philosophes tels que Blaise PASCAL et Jean-Jacques ROUSSEAU s'opposaient pour savoir si la sédentarité ou la mobilité étaient le plus adapté à la condition humaine. PASCAL nous dit, dans ses « Pensées », je le cite : « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre ; un homme qui a assez de biens pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place ; on n'achèterait pas une charge à l'armée si chère que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville » ; la grande forme de « tourisme » à l'époque était l'armée. De son côté ROUSSEAU vante les vertus dans « Emile » d'un nomadisme pédagogique.

De nos jours, tout se passe comme s'il n'y avait même plus débat, il faut être mobile ; en ce sens, bien évidemment, le voyage représente une des parties les plus valorisées, les plus chatoyantes de la mobilité. Mais la mobilité renvoie aussi et vous le savez très bien au travail ; on parle de mobilité dans le travail, notamment avec des termes de flexibilité, de dynamisme et aussi de migration de travail ; elle renvoie donc à la fois au travail et aussi, sous bien d'autres angles, aux loisirs, on pense aux voyages en tant que tels, mais aussi aux départs en week-end, aux vacances, etc. Si les mobilités de travail ont été largement étudiées, celles de loisirs l'ont été beaucoup moins ; pourtant, de nombreux reportages sur les pays lointains, sur les « nouvelles » pratiques touristiques, la valorisation dans le curriculum vitae des séjours à l'étranger, en passant par les récits de voyage auprès des collègues de travail ou sur son blog personnel, les occasions de mettre en valeur « le voyage » sous toutes ses formes sont nombreuses ; mais si l'impératif de voyage semble largement diffusé, la manière de voyager varie, est différente selon les âges et les groupes sociaux notamment.

Quelle fonction jouent donc les voyages dans la socialisation des jeunes ? Poser la question de la mobilité c'est donc aussi s'interroger, lorsque l'on est sociologue, sur la question de la mobilité sociale ; on peut donc se demander, pour reformuler la question, quel rôle jouent les différentes formes de voyage dans les trajectoires sociales et professionnelles et dans la reproduction sociale. Dans tous les cas, voyager ou non et le type de voyage effectué restent des marqueurs sociaux forts ; en ce sens, et c'est ce que je vais essayer de vous présenter aujourd'hui, comprendre les attentes des classes supérieures envers leurs jeunes permet d'appréhender les fonctions sociales de ces pratiques.

En effet, ces catégories ont longtemps trouvé des vertus à la formation par le voyage, et donc, du grand tour aristocratique au programme international de Sciences Po, le voyage s'inscrit dans la formation des jeunes de ces catégories sociales ; il permet de transmettre une culture internationale et des dispositions à la mobilité ; c'est aussi, bien évidemment, l'apprentissage de langues in situ, la fréquentation régulière d'autres cultures, la familiarisation avec les modalités pratiques du voyage, qui sont autant d'éléments qui participent à développer ce que l'on voit, « une ouverture d'esprit », dont ne seraient pas dotés ceux « cantonnés » au local. Les différentes formes de voyage, éducatif, familial, ludique, constituent un continuum qui s'inscrit dans un ensemble de dispositifs éducatifs plus vaste, que je n'aborderai pas ici, mais qu'il faut garder, bien évidemment, en mémoire.

Pour commencer, un petit retour en arrière : en quoi consistait le grand tour ? Vous allez voir pourquoi je commence par cela ; le grand tour, c'est une invention des aristocrates britanniques au XVIIIème siècle, qui est lié au renouvellement des motifs de la mobilité ; il représente la dernière étape de la formation des jeunes aristocrates, et cette pratique a concerné pratiquement toutes les noblesses européennes. Comme l'écrit Jean BOUTIER, il s'agit, je cite « d'une formation culturelle d'un milieu par la découverte des arts, de leur héritage magnifié et par celle des mœurs, qui produisent autant de fascination que de rejet depuis le XVIème siècle ». Ce tour, c'est de là que vient le mot « tourisme », vous l'avez compris, doit se dérouler, ni trop jeune pour ne pas « en être corrompu » nous dit-il, ni trop vieux pour être en capacité de modifier ses habitudes. Les motivations et les intérêts des voyageurs sont assez hétérogènes ; certains y vont chercher le sacré, d'autres l'érudition, ou encore pour d'autres le sentiment de découverte et d'esthétisme. L'objectif pédagogique d'approfondissement intellectuel est assez difficile à mesurer, les historiens sont d'accord là-dessus, il s'agit en fait, de ce que l'on sait, avant tout de visiter les vestiges antiques, avec un trajet délimité dans le temps et un espace contraint ; c'est donc en confrontant leur savoir livresque aux monuments visités que les jeunes nobles complétaient leur éducation. Mais ce qui est important, c'est ce qui va nous intéresser aujourd'hui, le voyage leur enseigne surtout un ensemble de savoir-faire et de savoir-être qu'ils ne peuvent apprendre chez eux.

Comment cela se passe concrètement ? Tout d'abord, en amont, le voyage se prépare ; comment ? A travers des lectures, mais aussi par les conseils de prescripteurs et de tuteurs, les récits de voyage, les correspondances, se multiplient tout au long du XVIIIème siècle, et c'est à la fois une littérature à part entière, qui permet de voyager depuis chez soi, depuis la fameuse « chambre » de PASCAL, mais ce sont aussi de véritables guides qui définissent les normes de voyage et qui stabilisent la forme de restitution du voyage. La connaissance d'autres pays permet à la fois de réfléchir sur soi, mais aussi sur sa propre société, et c'est bien l'objectif du retour qui guide les voyageurs. Les familles aisées privilégient l'éducation avec un tuteur ; le choix du tuteur est crucial, tant pour l'éducation que pour le tour, car celui-ci doit être non seulement un précepteur, mais aussi un guide, un confident et un ami, dans la mesure du possible ; le problème est que les très bons tuteurs se font rares ; la moyenne des tuteurs était plutôt médiocre, avec peu d'influence sur leurs pupilles. De naissance respectable, mais rarement de familles au standing comparable des familles aristocratiques, les tuteurs avaient beaucoup de mal à se faire reconnaître par leurs pupilles, ils étaient souvent humiliés et n'ont laissé bien évidemment que très peu de marques dans l'histoire, à part des tuteurs célèbres comme John LOCKE ou autres. La conclusion de cet élément est que les pupilles font globalement ce qu'ils veulent ; concrètement, le voyage à proprement parler se déroule en plusieurs étapes ; la première étape, c'est la côte britannique ; les touristes n'ont souvent jamais vu la mer avant, et donc le mal de mer est assez fréquent ; la seconde étape mène les touristes à Paris, en passant par Amiens, Chantilly ou l'abbaye de Saint-Denis ; là, ce qui est intéressant, est que les campagnes par exemple n'intéressent guère ces voyageurs, ils ne s'y attardent pas, alors que Paris représente le lieu central en France mais aussi en Europe.

Si la ville de Paris ne bénéficie pas des antiquités et de l'art que l'on trouve à Rome ou à Florence, elle propose aussi de nombreux sites importants et un vaste panel d'activités culturelles et sociales de loisirs. Les touristes n'y sont pas dépendants, c'est cela qui est intéressant, des loisirs de la cour royale, comme c'est le cas dans d'autres cours par exemple, comme à Vienne, Madrid ou Berlin ; ils bénéficient donc d'une large tolérance et d'un monde social sophistiqué qui est prêt à les accueillir ; ils profitent plutôt de l'anglomania que ne subissent l'anglophobia qui est aussi présente en France à ce moment-là.

D'autres étapes sont possibles : la vallée de la Loire, Angers, Blois, Tours, essentiellement pour apprendre le français, l'équitation, l'escrime et la danse, néanmoins, la route la plus courante est celle qui mène à l'Italie par Lyon et la vallée du Rhône. En Italie, car Rome est le point final d'aboutissement de ce voyage, les touristes prennent en compte le climat et les événements spéciaux ; par exemple, ils essaient d'être au bon moment pour l'opéra à Reggio, Bologne ou Milan, ou alors au carnaval de Naples et de Venise, ou encore dans les cérémonies religieuses à Rome. Ce qui est intéressant est que dans ces grandes villes, là encore, de Milan à Venise, l'Italie offre un large éventail d'amusements. Le but de ces touristes est atteint lorsqu'ils arrivent à Rome ; il faut bien penser qu'à cette époque, la plupart des routes sont très mal aménagées et très pauvres ; cela aide les jeunes touristes à adopter le même chemin, qui est un chemin récurrent, ce qui ne veut pas dire bien évidemment qu'ils en tirent la même expérience ; nous y reviendrons.

Ce qui est intéressant est que le chemin est assez balisé, et ils y trouvent de nombreux relais, qui leur sont réservés ; je vous l'ai dit, ils privilégient les grandes villes, non seulement parce qu'il y a une grande diversité d'activités, mais parce qu'aussi, il y a des banquiers qui leur permettent d'obtenir l'argent nécessaire, et plus globalement, un choix plus large. Que font concrètement ces jeunes hommes aristocrates ? Ils vont d'un point à un autre, en se familiarisant avec les différents lieux, les produits, les précieux travaux artistiques, les hommes de lettres, les artistes, les constitutions, les lois, les usages et la morale des différentes nations ; leurs rencontres sont primordiales, puisqu'ils rencontrent des hommes d'Etat, des secrétaires d'Ambassades, ils fréquentent les cours de justice et les églises, ils visitent les monuments, mais aussi les cabinets de curiosités, les érudits locaux, bref une variété de personnages qui contribuent à former des ressources sociales mobilisables ultérieurement, mais bien évidemment aussi à alimenter leurs connaissances.

Ils doivent aussi, dernier aspect par rapport à cela, apprendre une des deux langues de l'époque, les choses changent voyez, qui étaient le français ou l'italien. Le français en particulier permettait à cette époque de pouvoir naviguer dans de nombreux pays, au niveau de l'aristocratie en tout cas, et était donc un élément essentiel de la formation des jeunes. C'est théoriquement ce qu'ils doivent faire sauf que dans les faits, les Anglais ne se servent pas de leur français et restent souvent entre eux ; la plupart n'ont d'autre but que de profiter des loisirs, n'ayant ni besoin de gagner leur argent, ni de mettre en pratique les connaissances des pays visités, ils n'ont pas besoin de faire des recherches approfondies, il s'agit donc pour eux plutôt de savoir comment passer le temps ; les visites et les monuments les ennui vite, ils négligent d'importants sites et sont souvent dénoncés par les moralistes de l'époque comme ayant des comportements oisifs, qui représenteraient une espèce de maladie ; l'oisiveté est aussi un grand débat, sur la maladie, et les moralistes, nous pourrions en discuter éventuellement si vous le souhaitez.

Les lieux à visiter sont largement déterminés et l'objectif de ces touristes est d'y passer le moins de temps possible, il faut juste pouvoir dire que l'on a vu beaucoup de choses en très peu de temps. Ce qui est intéressant aussi est que, du coup, ce temps libre est occupé à faire des rencontres ; on est loin de la contrainte familiale, la sociabilité avec les pairs, les rencontres amoureuses, le jeu et l'alcool font partie intégrante de la socialisation de ces jeunes ; ils sont plutôt peu encadrés, en bonne santé, et les opportunités d'aventures sont assez nombreuses ; très peu en parlent directement bien entendu, dans leur correspondance, car l'opinion publique est, elle, largement hostile à ces aventures, non seulement on l'a dit, pour des raisons morales, mais également pour les maladies vénériennes que les contrevenants pourraient importer en Grande Bretagne. Le risque majeur pour les familles est celui d'une mésalliance ; que le jeune aristocrate prenne son envol avec une conquête d'origine sociale inférieure peut ruiner les espoirs d'une famille et toute l'économie familiale ; dans les faits, plusieurs partent, fuient vers l'Europe, pour vivre de façon plus indépendante, mais la plupart se contentent souvent d'aventures sans lendemain et ont recours à la prostitution. Au fur et à mesure que le XVIIIème siècle progresse, il y a de plus en plus de fils de la middle-class qui font le grand tour ; ils copient les vices et les folies des jeunes aristocrates en faisant ostentation de leur richesse, en tentant de devenir eux-mêmes des gentlemen.

William-Edward MEAD défend alors l'idée qu'en devenant une pratique mondaine, le tour aurait perdu sa fonction éducative ; selon lui, dès que le grand tour commence à devenir conventionnel, est simplement une preuve de savoir-vivre en fait, il cesse d'être essentiellement éducatif. Pourtant, il n'existe pas de mouvement linéaire qui ferait passer le grand tour sur un siècle et demi d'un voyage qui serait éducatif à une pérégrination ludique et oisive ; Jean BOUTIER, en revanche, défend l'idée d'une coexistence permanente des diverses formules de voyage et d'une diversification de celles-ci. La fonction strictement éducative occupe donc une part variable selon les époques et les voyageurs ; ce n'est pas parce qu'il y a eu une diffusion de ce grand tour qu'elle perd totalement de sa valeur, au contraire, elle se recompose en fonction des publics et en fonction bien évidemment des attentes des autres groupes qui vont y participer.

Ce qui est intéressant aussi est de voir ce que permet ce grand tour, pour les familles ; quelle fonction cela a pour les familles ? Il est intéressant de constater que cela permet d'abord aux familles d'éviter un certain nombre de débordements et des conflits avec les jeunes adultes en autorisant justement un relâchement des contrôles à l'étranger ; en tolérant à l'étranger justement ce qu'ils ne pourraient pas tolérer chez eux, les parents se dégagent d'un coût potentiel, et du coup, les frais et les excès relatifs des jeunes aristocrates restent un moindre mal en comparaison de la remise en cause potentielle des positions politiques de la famille.

Au final, pour conclure sur cette période, le voyage ne peut être considéré comme le seul motif de mobilité à cette époque, bien sûr, on trouve à côté de ces voyageurs des pèlerins, des mendiants, des travailleurs, des artisans, des soldats, qui circulent sur les routes, mais pour nombre d'entre eux, les mouvements sont de plus en plus contrôlés, à la différence bien évidemment des jeunes aristocrates qui eux, on l'a dit, ont des facilités de mouvement et des relais dans les différents pays visités. En dépit de nombreuses et profondes transformations dans la structure sociale à la fin du XVIIIème siècle et tout au long des XIXème et XXème siècles, la formation des classes supérieures par le voyage se poursuit. Elle demeure un souci constant parmi les pédagogues et autres penseurs de l'éducation ; je vais vous présenter deux exemples dans cette conférence, le programme Erasmus et les séjours à l'étranger des étudiants de Sciences Po.

Tout d'abord, nous allons parler d'abord de ce programme Erasmus, on en discutait ce midi à table, il est en rediscussion à Bordeaux apparemment ; Erasmus veut dire European Community Action Schema for the Mobility of University Students ; en 2007, ce programme a fêté ses 20 années d'existence, fort de plus de 1,5 million d'étudiants ayant effectué un séjour dans une université étrangère, la commission européenne se félicite et raconte cette success story ; chaque année, environ 100.000 étudiants bénéficient du programme dans l'une des universités des 31 pays participants. D'abord bâties sur des fondements économiques, les préoccupations sociales et culturelles de la communauté européenne à l'époque, se concrétisent DANS des institutions à partir des années 80 ; si encourager la mobilité étudiante, tout comme la circulation des travailleurs d'ailleurs, appartient à ces nouveaux champs d'intervention, ces programmes relèvent aussi, et peut-être aussi avant tout, on ne sait pas, d'une volonté de développement économique.

L'objectif est de créer une Europe de la connaissance, a knowledge society, en soutenant la mobilité des enseignants, des chercheurs et des étudiants, propice au rayonnement culturel international. Concrètement, les étudiants partent pour 9 mois au maximum, leur séjour est intégré dans le cursus de leur université d'origine, et l'on est face là à une forme de mobilité institutionnalisée, dans le cadre d'accords passés entre les universités européennes ; j'insiste sur l'aspect « institutionnalité de mobilité », car les échanges universitaires n'ont jamais cessé en Europe, tout au plus ont-ils été ralentis durant les périodes de guerre, bien sûr, et le programme Erasmus n'a représenté que 10 % des mobilités étudiantes intra-européennes. C'est environ 1 % seulement des étudiants européens qui en bénéficient chaque année. Magali BALLATORE a fait une très belle thèse sur ce programme, et j'aimerais revenir sur son travail et vous le présenter ici. Elle a étudié le programme Erasmus dans 3 universités, ce ne sont bien sûr pas toutes les universités, mais cela nous apprend quand même un certain nombre de choses : Bristol en Angleterre, Turin en Italie, et l'université de Provence pour la France ; elle a commencé par comparer le profil des étudiants partant avec le programme Erasmus et celui des étudiants dits « sédentaires » avec cette question : est-ce que les bourses Erasmus permettent d'accroître vraiment les séjours à l'étranger des étudiants d'origine populaire ?

Premier élément qu'elle montre assez habilement, une partie de la bourse n'est perçue qu'au retour ; les familles doivent avancer les frais, et une grande majorité des étudiants Erasmus déclare ainsi recevoir une aide financière des parents ; c'est le premier aspect qu'elle pointe ; elle montre que du coup aussi, les niveaux de revenu des parents représentent un premier critère de différenciation entre les étudiants, qui partent et qui ne partent pas ; elle constate globalement que les étudiants Erasmus ont des origines sociales plus élevées ; elle a fait son enquête en 2004-2005 ; en 2004-2005, à l'université de Provence par exemple, 62 % ont un père appartenant aux professions des catégories supérieures ; les étudiants d'origine ouvrière ou ayant un parent artisan sont largement sous-représentés parmi les étudiants mobiles même si l'écart se réduit quand même pour la mobilité la plus institutionnalisée. Ce qu'il est aussi intéressant de voir, c'est que c'est dans les disciplines où les langues étrangères ne sont pas obligatoires que les étudiants d'origine sociale supérieure sont encore plus sur-représentés ; ce n'est donc pas fondamentalement l'acquisition d'une langue étrangère, ou pas que l'acquisition d'une langue étrangère, qui caractérise les fonctions du voyage, mais bien plutôt les effets socialisants attendus par les familles.

De même, il y a une forte corrélation entre le niveau d'études élevé du père et le départ en Erasmus ; globalement nous dit-elle, le niveau d'éducation des parents des étudiants Erasmus est toujours très supérieur à celui de la moyenne des parents d'étudiants, ce qui est encore plus vrai par rapport au niveau d'études moyen de l'ensemble de la population. Les étudiants eux-mêmes qui partent sont plutôt caractérisés par une scolarité brillante ou « dans les temps » ; ils adoptent une stratégie scolaire souvent distinctive en apprenant des langues anciennes, en multipliant les séjours

linguistiques et en préparant longtemps à l'avance leur projet d'études à l'étranger ; ce sont des étudiants qui travaillent en moyenne plus que les étudiants sédentaires, et s'ils exercent une activité rémunérée aussi régulièrement que les étudiants « sédentaires », ils bénéficient plus souvent de postes plus « qualifiés » ou en tout cas correspondant plus à leurs études, comme travailler dans une administration, une association, une entreprise, par exemple, de leurs parents ou de leur famille, alors que ce n'est pas le cas par exemple pour les étudiants d'origine plus populaire. De même, ce qui est intéressant est que l'argent gagné n'a pas le même usage : pour les étudiants les plus aisés, il s'agit plutôt d'avoir de l'argent de poche et de se constituer un CV, alors que pour les plus pauvres, il peut financer les études. La proximité avec l'institution scolaire s'accompagne globalement d'un meilleur sens du placement, et enfin, dernière caractéristique de ces étudiants Erasmus, ils ont déjà voyagé à plusieurs reprises ; par exemple, ils sont sur-représentés parmi les étudiants ayant signalé 4 voyages touristiques ou plus, et sous-représentés parmi ceux n'ayant jamais voyagé. Ce qu'il est intéressant de comprendre est que, bien évidemment, c'est la multiplication et la diversification des formules de voyage qui, j'ai pu le montrer par ailleurs, notamment dans ce petit ouvrage que je vous ai mentionné tout à l'heure, correspond à une caractéristique des classes sociales supérieures.

Magali BALLATORE elle parle, cela me semble assez intéressant comme expression, de « compétences migratoires » pour caractériser les dispositions à la mobilité qu'engendrent des pratiques régulières de voyage. Ces inégalités, ces différences, sont encore accentuées lorsqu'on prend à un autre niveau et que l'on regarde les différences dans l'accès aux filières et aux universités européennes, en fonction de leur prestige et lorsque l'on regarde donc plus fondamentalement les inégalités entre les systèmes d'éducation européens. En 2004-2005, 5 filières regroupent par exemple plus de la moitié des étudiants Erasmus, les filières que je vous mentionne : gestion d'entreprise, business, langues vivantes, ingénierie, technologie et sciences sociales ; en France, ce sont les langues étrangères appliquées, la filière littérature et civilisations étrangères, les sciences de gestion, qui envoient le plus d'étudiants par le programme Erasmus.

Après, c'est suivi par les autres, il y a une proportion un peu moindre, mais l'économie a l'air aussi de se développer dans ce système ; néanmoins, en France, la particularité est que ce système est brouillé en quelque sorte par les grandes écoles qui occupent une place particulière chez nous et qui ont en la matière, que ce soit les écoles de commerce, d'ingénieurs, mais aussi les instituts d'études politiques, des politiques assez actives en matière de politique internationale. Ce qui est assez intéressant dans le travail de Magali, c'est que le programme Erasmus à la base vise la réciprocité des échanges, or, on constate des écarts assez forts entre les pays en terme de réception et d'envoi d'étudiants ; ainsi, par exemple, ce n'est pas une surprise, la Grande Bretagne reçoit plus d'étudiants qu'elle n'en envoie ; avec la France, l'Espagne et l'Allemagne, ces 3 pays concentrent la plus grande partie des accueils. A l'inverse, l'Italie et les pays de l'Est envoient le plus d'étudiants ; pour vous donner une idée, au niveau mondial, les Etats Unis accueillent environ 28 % des étudiants étrangers, le Royaume Uni 12 %, l'Allemagne 11 %, la France 10 % et l'Australie 9 % ; en Europe, assez logiquement, on retrouve les suprématies langagières de l'anglais, puis ensuite du français et dans une moindre mesure de l'espagnol.

Ce qui est intéressant est que cette hiérarchie dans les systèmes d'enseignement supérieur est redoublée par le prestige de tel ou tel système d'enseignement, et à l'intérieur, par le prestige de telle ou telle université, par exemple bon nombre d'étudiants souhaitent absolument se rendre au Royaume Uni et maintenant un peu aussi en Irlande, mais avant tout aux Etats Unis (mais ce n'est pas le programme Erasmus, c'est le programme Mundus) mais en Europe, c'est le Royaume Uni qui attire le plus grand nombre de choix, car bien évidemment, c'est là que les universités les plus prestigieuses sont regroupées. Or, les universités anglaises dépendent largement des frais d'inscription et dans le programme Erasmus, les étudiants paient leurs frais d'inscription dans leur pays d'origine ; du coup, ils utilisent les universités anglaises sans contribuer à leur financement ; ces universités anglaises ont donc un intérêt important à faire venir plutôt des étudiants extérieurs à l'union européenne, ils restreignent de plus en plus ces dernières années leurs échanges, en limitant le nombre de places et en étant aussi beaucoup plus sélectifs. Du coup, concrètement, de nombreux étudiants doivent se rabattre sur leur choix de réserve, et disposant de peu de places dans ces universités, les universités françaises, mais aussi italiennes et allemandes les moins prestigieuses, doivent encore accroître leur processus de sélection pour les étudiants désireux de partir en Grande Bretagne.

Une fois de plus, ce processus tend à accroître et renforcer la sélection scolaire ; ces inégalités produisent également des usages du séjour d'études à l'étranger, qui peuvent être différents. Nous l'avons vu, les étudiants qui partent en Erasmus sont plutôt jeunes, une grande majorité a moins de 24 ans, ils sont donc dans les temps et plutôt en avance dans leur parcours scolaire ; le « bon moment » pour partir à l'étranger serait la 3^{ème} et dans une moindre mesure la 4^{ème} année d'études. Là, la famille joue un rôle important, tant au niveau du soutien financier que moral ; c'est souvent une première expérience d'indépendance ; c'est cela que pointent souvent les étudiants Erasmus, c'est-à-dire qu'ils se déclarent majoritairement satisfaits en raison de l'autonomie de la gestion et de la prise en charge de soi qu'autorisent ces séjours ; le détachement vis à vis de la famille est d'autant plus libérateur et formateur que les étudiants ont le soutien, on peut même dire l'assurance du soutien et de la permanence des liens familiaux ; c'est en fait la force de ces liens, on pourrait même ajouter les liens familiaux et amicaux, qui bien souvent autorise le voyage justement. Le déplacement géographique entraîne une rupture avec son réseau personnel, certes, et il entraîne aussi, et c'est cela qui fait certainement son intérêt, un déplacement dans l'espace normatif.

Sur place, les conditions d'accueil varient en fonction des pays ; en Grande Bretagne, l'accueil est très organisé, avec des logements pour tous les étudiants, des associations qui proposent de nombreuses activités ; en Italie, l'accueil est beaucoup moins structuré, il n'y a pas beaucoup de logements universitaires, les étudiants logent surtout en colocation et en France, même s'il y a plus de logements universitaires qu'en Italie, l'accueil demeure globalement moins structuré qu'en Angleterre. Les étudiants Erasmus logiquement accordent une place importante aux cours et à leurs études à l'étranger, plus de 70 % disent avoir suivi de manière assidue les cours, mais cependant, ils reconnaissent aussi, ils sont honnêtes, avoir bénéficié de la mansuétude des enseignants, et ils n'ont pas forcément tous passé des examens ; surtout, ce qu'il est intéressant de noter est que les étudiants ne consacrent pas le même investissement dans le travail scolaire ; là encore, Magali BALLATORE note des écarts en fonction des pays, je la cite : « être italien et se rendre en Angleterre ou en Allemagne est souvent synonyme de travail équivalent ou supplémentaire, alors qu'être anglais et se rendre en Italie ou en Espagne, au contraire, va de pair avec un faible investissement en temps dans le travail universitaire ».

Cette année, selon Magali BALLATORE, ne semble guère compter dans le cursus universitaire des Anglais, et n'apparaît pas comme un élément décisif, en tout cas dans leur CV. Du coup, leur usage du séjour, si je peux me permettre, rappelle plutôt en quelque sorte celui du grand tour aristocratique du XVIII^{ème} siècle. La fonction de socialisation se joue elle largement en dehors du cadre strictement scolaire ; en effet, on constate que les termes qui renvoient au voyage, à la découverte, sont largement employés pour décrire les aspects essentiels de leur séjour ; les étudiants cherchent d'abord à se rassurer, en restant avec des gens parlant la même langue, puis à s'ouvrir aux autres étudiants Erasmus et enfin, seulement dans un 3^{ème} temps, à élargir leur horizon par d'autres rencontres, des voyages et des visites. Mais là encore, ce qui est intéressant est que les étudiants ayant les origines sociales les plus élevées sont ceux qui partent le plus rapidement en voyage le week-end, le plus loin et le plus souvent, c'est bien évidemment aussi une question de coût ; les étudiants d'origine plus modeste attendent souvent la fin de l'année pour visiter.

L'intéressant est que, détachés des contraintes administratives, financières et familiales, et disposant de temps, les étudiants trouvent dans le séjour à l'étranger l'occasion d'intensifier les divers loisirs quotidiens et les sorties nocturnes ; les regroupements se font dans des espaces privés, parfois entre étudiants de la même nationalité, et les voyages se font souvent avec un groupe d'étudiants Erasmus de la même année, ce qui fait justement dire à Magali BALLATORE que l'expérience Erasmus semble être plus souvent celle de la rencontre internationale que celle de la découverte de la culture locale ; elle est également davantage immersion dans le monde étudiant, qu'ouverture vers un autre social, et on peut se poser la question : ne s'agit-il pas justement, dans ce type de séjour, de découvrir une culture locale à partir d'un groupe de pairs international ? Et ce n'est pas tant en fait la culture locale qui importe en tant que telle, mais bien plutôt les relations sociales que le cadre universitaire international permet de nouer, et l'expérience sensible d'un mode de vie différent, un savoir-faire pratique : se loger, se nourrir, se déplacer, s'orienter, dans un pays étranger, qui participe à accroître une compétence à la mobilité, une compétence migratoire.

On peut du coup se demander, souvenez-vous de notre question de départ, la différence entre étudiants Erasmus et étudiants sédentaires, ce qui va vraiment être « la plus-value » de ce séjour ; il nous semble que les éléments de culture qui distinguent sont ceux que les autres catégories sociales

ne peuvent pas acquérir, c'est-à-dire que l'on ne peut pas acquérir autrement que lorsque l'on va effectuer un séjour de longue durée à l'étranger ; cela peut passer par des choses assez anodines, comme la connaissance d'éléments quotidiens, qui peuvent être tout à fait distinctifs, et la constitution d'un réseau mobilisable éventuellement, pour envisager d'autres voyages. Ce sont ces savoir-faire pratiques qui marquent la différence entre ceux qui ont été une longue période à l'étranger et les autres, tout autant (cela me semble important) que leurs connaissances culturelles, cultivées, qui peuvent en partie s'apprendre scolairement. Ainsi par exemple à la question qu'a posée Magali : « que pensez-vous avoir appris durant votre séjour ? » environ 80 % des étudiants évoquent principalement un apprentissage et une évolution de leur caractère, de leur personnalité, alors qu'ils ne sont respectivement qu'environ 60 % quand même, à énoncer quelques éléments relatifs à leur discipline d'étude.

L'intéressant est que les enseignants conçoivent également le séjour de cette façon ; pour eux, la forme de l'apprentissage semble prendre l'ascendant sur le contenu ; sont davantage jugés un savoir-être, un savoir-voyager qu'un savoir scolaire ; dès lors, on peut penser que c'est le relâchement relatif des contraintes qui pèsent ordinairement sur les étudiants qui crée les conditions de transmission des éléments de culture internationale. On peut s'en faire une idée, et ce sera mon dernier exemple, avec les pratiques des étudiants de Sciences Po. Sciences Po, l'institut d'études politiques de Paris, dès le milieu des années 90, renforce son programme international, il compte environ 2.300 étudiants étrangers sur 7.000, un réseau de 300 universités à travers le monde (ce sont les informations données sur son site en tout cas), 14 langues enseignées, et surtout, ce qui est intéressant pour nous aussi, ici, c'est qu'en 2000-2001, Sciences Po a rendu obligatoire une 3^{ème} année à l'étranger en stage ou à l'université pour ses étudiants. Sciences Po a également mis en place des premiers cycles spécialisés ; il y a un cycle Est-européen, un cycle franco-allemand, Moyen-Orient, Amérique Latine, Espagne et Asie ; et des doubles diplômes avec des universités prestigieuses comme par exemple la London School of Economics ; l'intéressant à ajouter est que l'on trouve parmi les 300 partenaires un nombre impressionnant d'universités classées dans le fameux classement de Shangaï parmi les premières. Quelques exemples : on trouve aux Etats Unis Harvard, Berkeley, Columbia, Cornell, en Grande Bretagne Oxford, au Japon la Tokyo University.

Il est intéressant de constater que ce sont, sur chaque continent, des accords avec les universités les plus prestigieuses ; en 2002, selon un sondage interne à Sciences Po, 75 % des étudiants trouvent que l'internationalisation dans la réforme de Sciences Po est une très bonne chose. Si l'on regarde le profil des étudiants de Sciences Po, sans grande surprise, on constate qu'une large majorité d'étudiants appartient aux classes sociales supérieures ; juste pour donner une idée, sur 100 étudiants, environ 49 avaient un père ou une mère ayant un diplôme supérieur, un bac plus deux, ou d'une grande école ; et pour 84 % de ces étudiants, ce sont les parents qui financent leurs études. Dans cette année à l'étranger, ce qui est intéressant est que les étudiants, assez classiquement, doivent remettre un rapport à la fin du séjour ; je me suis essentiellement appuyé sur ces rapports remis à la fin du séjour et sur des entretiens que j'ai pu mener avec eux ; ces rapports sont composés de 3 parties ; la première concerne les démarches administratives, ce que l'on disait au niveau des savoir-faire pratiques ; là, c'est intéressant, c'est formalisé ; dans la première partie, c'est comment on fait, comment on traite avec l'administration, comment on choisit les cours ; ce sont des conseils très pratiques.

La seconde s'oriente plus sur l'organisation pédagogique, je viens de le dire, et la dernière fournit des conseils pratiques et des commentaires sur les loisirs et les voyages effectués ; logiquement, on retrouve dans ces rapports les différentes formes d'investissement des étudiants de Sciences Po : plus souvent investis dans des associations, plus souvent « politisés » que les autres étudiants, ils ont aussi des pratiques culturelles et festives régulières, visites d'expositions, sorties chez des amis ; en ce sens, ils mettent en avant les différents aspects de la vie quotidienne d'étudiants à Sciences Po. Il est intéressant de voir que dans ces rapports, les récits de voyages occupent souvent une part importante, et ils font explicitement partie des attentes du séjour ; c'est une façon de découvrir la culture et la population du pays. Il faut noter qu'étant donné l'origine sociale de ces étudiants, on peut penser, et cela s'est plutôt avéré dans les entretiens que j'ai pu mener, qu'ils ont déjà eu de nombreuses occasions de voyager auparavant.

De même, ils sont proportionnellement plus nombreux que les autres étudiants à ne pas habiter chez leurs parents durant les études, ils ont donc aussi déjà expérimenté une certaine autonomie. On trouve ainsi des caractéristiques comparables, mais pas identiques à celles des étudiants Erasmus :

une origine sociale supérieure, une socialisation antérieure au voyage, une première expérience d'indépendance, une scolarité brillante ; ils parlent dans les deux cas d'ailleurs aussi « d'expérience humaine inoubliable », « personnelle », « unique », « exceptionnelle », etc. Cependant, le clivage entre les étudiants Erasmus universitaires et ceux de Sciences Po se retrouve, vous l'avez compris, dans les accords avec les universités prestigieuses et la diversité des universités proposées ; à titre d'exemple, l'université de Provence dispose d'environ 17 accords avec des universités américaines et canadiennes, Sciences Po en a 65. Il faut être prudent par rapport à cela, car bien évidemment, l'Université de Provence, étant donné la variété de ses filières, a par exemple plus d'accords avec les universités de Grande Bretagne que Sciences Po ; il reste que le prestige des accords distingue nettement Sciences Po des autres universités françaises.

Du coup, les inégalités du recours au programme Erasmus sont ici redoublées, par des accords plus ou moins sélectifs des universités, et ces accords varient en fonction du prestige des universités. Dès lors, on peut établir une échelle allant des grandes écoles comme Sciences Po, qui offre un panel d'universités prestigieuses, aux universités de province, moins cotées, qui n'ont que des accords avec les universités européennes et anglaises parmi les moins prestigieuses. L'intéressant est que cette échelle recoupe aussi la stratification sociale du recrutement des étudiants ; d'un côté, on a des étudiants ayant des parents appartenant aux fractions supérieures des classes moyennes et classes supérieures de province, et d'un autre côté, on a des parents appartenant plutôt aux classes supérieures parisiennes. Sur cette échelle, les fonctions du séjour à l'étranger peuvent être identiques, mais les résultats escomptés diffèrent ; comme pour les usages sociaux d'un titre, les ressources sociales, culturelles, économiques et familiales initiales déterminent largement les profits que les étudiants tireront de leur expérience à l'étranger.

Ainsi, on peut faire l'hypothèse par exemple (cela se reporte sur un cas d'entretien) qu'une année dans une université prestigieuse d'un pays de l'Europe de l'est, d'Amérique latine ou d'Asie peut être un atout non négligeable de différenciation pour des étudiants de Sciences Po étant donné les capitaux, les ressources dont ils disposent, alors que par exemple, ce type de séjour pourrait s'avérer contre-productif pour des étudiants du programme Erasmus d'universités françaises ; ce n'est pas tant le relâchement des contrôles sous sa forme festive, comme cela peut être le cas pour les étudiants provenant d'universités anglaises prestigieuses, qui caractérise l'expérience vécue par les étudiants de Sciences Po ; il semble, et c'est cela que je trouve assez intéressant dans leurs expériences, qu'il y ait plutôt une relative continuité entre leurs modes de vie, leurs aspirations, leur travail et les pratiques culturelles ordinaires.

Les spécificités du séjour à l'étranger du coup reposeraient plutôt en partie sur le capital social qu'il permet d'accumuler, et sur les différentes formes de développement personnel qu'il apporte : se débrouiller, voyager, habiter avec des étudiants de différentes nationalités, découvrir un système éducatif et des modes de vie différents ; mais comme pour les étudiants Erasmus, c'est parce qu'ils ont ce sentiment d'ouverture que les légères contraintes qu'ils ont pu éprouver étaient importantes à leurs yeux, et ont nécessité une capacité d'adaptation, que les personnes rencontrées, même d'origine sociale comparable, étaient de nationalités différentes, que leurs rencontres, même fortuites, courtes ou futiles, avec différentes personnes locales, ont nécessité des capacités d'ouverture et des capacités d'adaptation peut-être plus importantes que d'ordinaire. La dichotomie entre le discours et les pratiques est moins flagrante lorsque l'on considère les différences entre le quotidien et l'extra-quotidien du voyage à l'étranger ; pour finir sur cet aspect, avant de conclure, une des fonctions de ces séjours réside sans doute dans le fait de provoquer des sentiments d'ouverture, d'adaptabilité, par quelques expériences encadrées ; cela permet de renforcer la confiance en soi, le sentiment de développement personnel propre aux membres des catégories sociales supérieures.

Pour conclure, on peut dire que les éléments qui caractérisent la socialisation par le voyage se trouvent dans les rapports entre les pratiques ordinaires et le cadre « extraordinaire » du séjour à l'étranger ; plus ou moins encadrés dans leurs activités de loisirs et dans les offres de logement, ils sont largement pris en charge par les institutions d'accueil ; familiers des voyages à l'étranger, ils ont déjà un certain nombre de repères et de savoir-faire ; pour autant, leur réseau de relations habituel ne peut être aussi facilement mobilisé que chez eux ; ils peuvent compter sur les soutiens financiers et moraux de leurs familles et de leurs amis, mais cette aide s'effectue bien sûr le plus souvent à distance, même si certains (et j'en ai vu beaucoup) ont des relais dans les nouveaux pays d'accueil. En ce sens, ils doivent se reconstituer un réseau d'amis localement, et celui-ci est largement constitué d'étudiants de la même nationalité, ou d'autres nationalités, mais d'origine sociale comparable, mais

souvent, pas d'étudiants du pays d'accueil, ou très peu. Ils constituent ainsi un groupe d'étudiants internationaux ayant des origines sociales comparables, et c'est avec ce groupe qu'ils vont se retrouver pour leurs sorties nocturnes, la pratique de loisirs, de voyages, et les études ; c'est bien en fait cette communauté temporaire qui constitue la particularité des étudiants à l'étranger.

Des liens peuvent se maintenir à la suite de l'année à l'étranger, et constituer de futures destinations à visiter ; ce peut être une des sources de ce que l'on pourrait appeler « un capital social international ». C'est donc la familiarisation encadrée avec une autre culture qui enrichit des dispositions au cosmopolitisme ; globalement, cette découverte s'effectue dans un cadre protégé, avec des étudiants d'origine comparable, mais cela ne signifie pas que les étudiants n'aient pas éprouvé eux-mêmes des difficultés pratiques, morales et parfois financières. C'est même presque l'inverse, ces obstacles contribuent largement au sentiment d'une expérience qui rend autonome ; de même, la rencontre avec les étudiants d'autres nationalités, et de temps à autres, avec des individus d'autres catégories sociales, produit l'effet d'ouverture culturelle escompté. C'est intéressant, car on retrouve cela aussi dans d'autres pratiques de loisirs de vacances, on pense par exemple au Club Méditerranée. La fréquentation ponctuelle d'autres catégories sociales et d'autres nationalités procure justement des capacités d'adaptation utiles à tous ceux qui prétendent à des postes de responsabilité ou d'encadrement. Sans que jamais ne soient assurés les résultats escomptés, bien évidemment, les classes supérieures ont depuis longtemps mis en pratique l'adage qui nous intéresse ici : les voyages forment la jeunesse ; mais il ne suffit pas de voyager, la forme de la mobilité conditionne étroitement l'acquisition de dispositions attendues ; cette transmission est soumise à un ensemble de conditions ; celui qui voyage pour se former se trouve en fait dans une position de double présence, pourrait-on dire ; soutenu et attendu chez lui, il est accueilli, encadré avec bienveillance à l'étranger ; la formation passe par ce dépaysement relatif ; le voyageur n'est jamais laissé à l'abandon, il retrouve des relais, des repères familiers, et il a l'assurance surtout du retour.

Ainsi, il apprend à s'adapter à d'autres contextes culturels, et c'est bien l'acquisition de savoir-être, de savoir-faire, de connaissances savantes et de pratiques distinctives, l'apprentissage de systèmes sociaux, politiques étrangers, et l'actualisation ou l'élargissement du réseau social, qui constituent les apports essentiels de cette éducation par le voyage. Ce sera le mot de la fin, ainsi, les différences sociales dans les apports que chacun peut retirer d'un voyage correspondent à des positions sociales ; la valorisation du voyage comme ressource sociale ne s'opère que dans certaines conditions sociales et dépend largement des dotations de départ en ressources, économiques, sociales et culturelles. Je vous remercie.

Jean-Marc DA PIEDADE, Directeur du service jeunesse de Fontenay-sous-Bois

Je vous remercie pour votre intervention ; la première chose que j'aurais envie de dire est que votre intervention était intéressante, j'aurais aimé la sentir plus ancrée dans les problématiques de l'éducation populaire, mais en tout cas, vous êtes complètement en phase avec ce qui est écrit dans la proposition qui était faite pour cette conférence ; du coup, cela m'a amené à transposer un certain nombre de choses par rapport à ce qui nous occupe au quotidien.

Deux choses : la première est qu'à Fontenay-sous-Bois en tout cas, on essaie de faire un maximum de choses pour que les jeunes étudiants puissent participer à des programmes comme Erasmus, quand j'entends que c'est un marqueur social fort, cela encourage à aider les jeunes des milieux populaires à pouvoir participer à ce genre de dispositif. Deuxième chose par rapport aux voyages et à notre conception de l'éducation populaire, je retiens le fait que cela participe à la rencontre internationale, à l'émancipation, à une capacité d'adaptation, une ouverture d'esprit et à l'acquisition de compétences complémentaires. J'avais envie de poser une question suite à cela, que je me pose régulièrement dans le travail que l'on fait sur l'aide aux voyages : une particularité existe, entre autres, on a tendance à chercher à aider les jeunes français à organiser des voyages sur ce que l'on peut avoir tendance à appeler « le retour aux sources », de jeunes qui sont français, nés en France, issus de l'immigration et pour lesquels, de mon point de vue, l'on cherche à renvoyer à des racines, en tout cas à une appartenance, qu'ils n'ont pas forcément cherchée, que leurs parents n'ont pas forcément cherché à construire non plus.

Bertrand REAU

Sur cette question du voyage « retour aux sources », c'est une grande mode aux Etats Unis, quelque chose de très développé depuis la fin des années 90 ; c'est bien sûr lié aussi à l'histoire particulière des Etats Unis, mais il y a là tout un marché très fort de tours operators qui proposent des voyages

dans deux directions assez différentes : en Irlande, ou en Afrique ; il y a là l'institutionnalisation d'un marché. C'est un mécanisme qui est assez classique lorsqu'on étudie le tourisme, le mécanisme de l'effet d'authenticité ; on joue sur l'effet d'authenticité et le retour à la culture d'origine serait le retour à la culture authentique, celle qu'il faudrait connaître absolument. Des travaux existent là-dessus, notamment sur l'Irlande ; il est assez intéressant de voir que les Américains irlandais qui reviennent en Irlande, les Irlandais qui sont là ne les voient pas spécialement comme leurs ancêtres, cela donne des rencontres inter-culturelles pour le coup assez difficiles, et parfois l'incompréhension mutuelle, assez forte.

Olivier TOCHE, Directeur de l'INJEP

Pour embrayer sur la question qui vient d'être posée par Monsieur, j'étais très convaincu par votre analyse, la reprise de l'étude de Magali BALLATORE à la fois sur les voyages comme marqueur social et cette filiation historique entre le grand tour du XVIIIème à Erasmus aujourd'hui, cette grande fresque est assez convaincante, même si je pense que l'on a quand même changé d'échelle, que ce ne sont plus les quelques centaines ou milliers d'aristocrates du XVIIIème lorsqu'on passe à 1,5 million pour Erasmus et plusieurs millions si l'on ajoute les autres mobilités. On n'est plus tout à fait sur la même échelle.

Une question qui s'adresse au sociologue : l'objet d'étude est de s'intéresser aux étudiants, à la mobilité, n'a-t-on pas quelque part oublié de regarder ceux qui ne sont pas visibles ? Monsieur les évoquait, il y a aussi des allers et retours, non pas forcément pour retourner aux sources des Irlandais, des Américains d'origine irlandaise, mais aussi de jeunes Français issus du Maghreb par exemple, qui font des allers et retours avec leurs parents ; il y a aussi de jeunes migrants ; quand vous parlez de « compétence migratoire », est-ce que le fait d'avoir migré n'apporte pas un certain nombre de compétences qui mériteraient d'être mieux valorisées qu'elles ne le sont aujourd'hui ? Par ailleurs, on s'intéresse aux étudiants, qu'apprend par exemple le jeune plombier polonais qui vient en France, peut-être pas en France car on ne lui ouvre pas tellement la porte, mais qui va plus sûrement en Allemagne, plus sûrement en Angleterre, travailler ? Est-ce que les jeunes apprentis quand ils bougent ont aussi des compétences acquises ?

Est-ce que la recherche, en se focalisant sur la mobilité étudiante n'oublie pas d'autres pans de la mobilité, qui sont aussi importants ? Le Gouvernement américain a d'ailleurs vu cela aussi, puisque vous savez qu'il a réorienté son dispositif de bourses pour faire venir des jeunes d'Europe, car désormais, ce ne sont plus les jeunes diplômés grandes écoles qu'il invite, mais plutôt les jeunes repérés dans les quartiers ; c'est quand même une position très symptomatique du Gouvernement américain de dire : « ce sont ceux-là l'avenir, ce sont ceux-là que j'invite ».

Je suis directeur de l'INJEP, je parlais du PEJA, vous évoquiez Bordeaux tout à l'heure, mais c'est un autre sujet, en ce moment même à Bordeaux, la commission européenne vient de lancer une consultation pour savoir ce que seront ces programmes de jeunesse sur 2014-2020 ; la consultation s'engage ; actuellement, l'Europe met à peu près 90 % de ses crédits sur des programmes type Erasmus, plutôt sur les étudiants, et seulement 10 % sur les programmes type « jeunesse en action », celui que nous portons, qui permet les échanges et la mobilité via les associations de pays à pays dans la grande Europe, car cela peut aller de l'Islande à l'Egypte et du Maroc à la Russie ; tout l'enjeu des années qui viennent est de savoir s'il y aura ou pas rééquilibrage entre cette mobilité étudiante et la mobilité pour les jeunes qui sont baptisés dans le langage bruxellois « jeunes avec moins d'opportunités » ; ce n'est peut-être pas très heureux, mais cela indique bien que l'une des priorités pourrait être aussi ces jeunes. Nous venons de lancer une bourse de recherche pour voir quelles sont les compétences acquises dans le cadre de « Jeunesse en action », à l'occasion de l'année européenne du volontariat ; nous aimerions voir évaluer si ce décentrage, le fait de passer à l'étranger, pour ces jeunes avec moins d'opportunités, peut leur permettre d'apporter le déclic qui leur manque pour leur insertion socio-professionnelle.

Bertrand REAU

Sur l'échelle, je suis tout à fait d'accord ; mais il faut quand même rappeler aussi que la population européenne au XVIIIème était très peu nombreuse par rapport à notre population ; il faut aussi remettre cela dans le contexte ; mais vous avez raison, il ne s'agissait pas de faire une comparaison terme à terme entre le grand tour et Erasmus. L'autre partie d'un programme de recherche complet en sociologie sur la question de la mobilité, ce serait de regarder d'une part ceux qui sont mobiles et de l'autre côté ceux qui sont sédentaires, regarder quelles sont les conséquences en terme de trajectoire

sociale, professionnelle, et les opportunités, car l'Europe parle maintenant de gens avec un peu moins d'opportunités (la formule est malheureuse, je suis bien d'accord) et voir ce que cela peut produire. Des travaux, par exemple sur la jeunesse rurale, je citais ce midi un ouvrage de Nicolas RENAHY, pour ceux qui sont intéressés, qui s'appelle « les gars du coin » ; il a fait une enquête particulièrement intéressante justement sur cette jeunesse rurale, sur son côté sédentaire ; il y a vraiment des choses très intéressantes faites là-dessus. Concernant les jeunes migrants et leurs compétences, l'exemple du jeune Polonais, ce qu'il apprend, s'il y a d'autres pans de mobilité, il y a bien sûr d'autres pans de la mobilité.

En ce qui concerne les jeunes migrants, il y a une thèse en cours, très intéressante, faite par Jennifer BIDEZ ; je vous donne les noms, car il est toujours important de repartir avec des choses que l'on peut creuser, pour ceux que le sujet intéresse, sans faire une bibliographie exhaustive, mais quand il y a des travaux intéressants, il me semble important de les mentionner. Jennifer BIDEZ a pour l'instant un sujet de thèse qui s'appelle « les vacances au bled » ; elle s'intéresse au lien entre les migrations de travail, de loisirs ou les migrations familiales, en prenant l'angle d'approche du retour dans la famille par exemple restée au bled ; c'est intéressant ; si l'on regarde au niveau des statistiques de l'INSEE des voyages à l'étranger, l'indicateur est intéressant pour regarder qui part, qui voyage à l'étranger concrètement ; cet indicateur est intéressant pour voir, non seulement si l'on est face à une démocratisation du voyage, comme nous le disent les entreprises low cost, ou si d'une certaine manière, on est plutôt dans le creusement des écarts.

Je vous parle de ces statistiques, car elles prennent en compte les jeunes qui retournent dans leur famille, la famille restée au bled ; c'est évidemment un type de voyage bien particulier, car là, nous ne sommes pas dans un voyage totalement autonome, auto-organisé, la représentation d'un voyage touristique classique, mais dans un retour dans la famille, qui représente la formule de vacances la plus développée en France. Quand on enlève cette population de retour à la famille, que constate-t-on ? Qu'il y a une très forte concentration des voyages à l'étranger par la catégorie des cadres supérieurs ; c'est ce que nous avons pu montrer avec Saskia COUSIN. Au niveau des compétences à proprement parler du jeune Polonais par exemple, ce qu'il apprend, je fais à chaque fois une référence, mais pour le coup, un universitaire peut venir faire quelques petites références de temps en temps, faire connaître les travaux d'autres collègues, il existe un très bon livre, « les classes sociales dans la mondialisation » où Anne-Catherine WAGNER montre que les ressources que peuvent procurer le voyage dépendent largement des ressources d'origine ; c'est une première chose, et la deuxième chose est que le voyage en tant que tel doit s'inscrire (cela répond aussi à votre question Monsieur) dans un ensemble de dispositifs pour produire des effets, notamment un ensemble de dispositifs scolaires, pour qu'ensuite, il puisse y avoir la constitution de compétences migratoires mobilisables ; bien évidemment, le savoir-faire, pour se débrouiller, etc., ce sont des compétences migratoires, mais comment concrètement peut-on mobiliser ces compétences après et les valoriser, par exemple dans un curriculum vitae ?

On sait qu'il y a une hiérarchie des langues ; il existe une hiérarchie au niveau international des langues, l'anglais est le premier, ensuite, des langues sont plus ou moins prestigieuses et sont mobilisées à un moment donné pour pouvoir ou non acquérir un certain nombre de positions et de postes. C'est un peu la même chose en terme de « ressources » migratoires ; cela dépend largement des ressources dont dispose le jeune à l'origine, et des dispositifs dans lesquels il s'inscrit, pour pouvoir pleinement en bénéficier. Le voyage à lui tout seul ne peut pas suffire en tant que tel.

Anne-Marie BATARD, Responsable du centre information jeunesse à Angers

Deux remarques à propos des séjours à l'étranger pour les jeunes ; la première remarque est le type de question, pour les étudiants, étudiantes, savoir avec qui une université peut avoir passé des accords ? Ce type de question (dans ce que je constate dans ma pratique) ne vient que de jeunes issus déjà de milieux favorisés ; les autres jeunes ne se posent absolument pas ce genre de question, tout simplement car en général, en ce qui concerne le premier cycle en tout cas, c'est essayer de voir dans la ville, pour ne pas avoir à payer un logement dans une autre ville ; c'est ce qui vient déterminer le lieu.

Deuxième remarque : je constate que des jeunes, soit parce qu'ils ne sont pas, ou plus étudiants, ou qu'ils ne l'ont jamais été, qui sont plus de milieu populaire, qui ont ce désir de partir ; ce n'est pas vers Erasmus, que d'ailleurs la plupart du temps ils ne connaissent pas ou peu, mais par un style comme le séjour au pair ; quand je revois ces jeunes qui sont allés faire des séjours au pair certaines fois, il y

a des éléments que je retrouve dans ce que vous avez dit, notamment un des éléments très fort qui revient, c'est la confiance en soi, par le fait d'avoir quitté la famille et son réseau, d'être parti souvent seul, en se débrouillant seul ; le fait de se débrouiller seul d'un point de vue financier, est important ; je pense à une jeune par exemple avec laquelle j'avais longuement discuté, son séjour au pair s'était mal passé dans la famille anglaise, malgré les difficultés, quelque temps, quelques années après, elle en voyait toute la richesse et la confiance en elle-même qu'elle avait acquise, qui l'a aidée ensuite professionnellement. C'est à ce moment une autre forme de séjour et ce qui guide ce choix est bien entendu la raison financière. On leur fait découvrir, dans un centre d'information jeunesse, bien évidemment, d'autres formules, comme le service volontaire européen, etc. Mais la première chose qui vient, c'est le séjour au pair, question « pépettes » !

Bertrand REAU

Merci pour votre intervention intéressante, bien évidemment il y a d'autres formes de mobilité qui permettent d'acquérir un certain nombre de développements personnels ; ensuite, la question et l'enjeu est de voir dans quelle mesure les séjours à l'étranger deviennent véritablement des ressources mobilisables sur le marché du travail par exemple ; la confiance en soi peut être un atout ensuite pour postuler, pour se sentir plus à l'aise, etc., mais dans quelle mesure est-ce que cela devient véritablement une ressource mobilisable, une forme de capital international ? C'est une autre dimension.

Jean-Marc DA PIEDADE

Je reviens sur une notion : de mon point de vue, la question du voyage et du fait que cela forme la jeunesse, je ne voudrais pas qu'on le circoncrive autour de l'exploitation que l'on peut en faire du point de vue du travail ; je crois que dans le travail que nous faisons, nous sommes en train d'évoluer et de passer de l'accompagnement scolaire vers l'accompagnement éducatif ; la question de la construction de la personne existe, tout simplement, sans que ce soit forcément et obligatoirement transférable sur une qualité scolaire ou sur une transposition professionnelle. Sur les questions d'éducation populaire, je voulais dire tout à l'heure : quelle question se pose-t-on ? Comment regarde-t-on la question du voyage ? Evidemment, cela amène des choses aux jeunes sur la possibilité de travailler et d'acquérir des choses, mais comment tout simplement cela aide-t-il à se construire ?

Bertrand REAU

Vous avez tout à fait raison : le voyage en tant qu'expérience permet de se développer personnellement, d'acquérir un certain nombre de choses dont j'ai parlé, qui sont tout aussi importantes pour l'individu en tant que tel ; j'ai eu aussi beaucoup d'entretiens avec des jeunes, cela permettait aussi pour certains d'avoir un éveil politique ; c'était assez intéressant ; aller faire un voyage dans un autre système politique, cela les faisait beaucoup penser sur leur propre société, sur les questions politiques et les enjeux qu'il pouvait y avoir, par exemple, et bien entendu aussi sur eux-mêmes ; cela les aidait à se construire, tout simplement. A une autre époque, on aurait parlé de « rite de passage » par exemple. Je suis tout à fait d'accord.

Sophie BOURRE, Conseil général de Loire Atlantique

Je voudrais renforcer ce que vous venez de dire ; c'est aussi un témoignage, car nous avons monté une plate-forme inter-culturelle et solidaire, constituée notamment des collègues de Jeunesse et Sports, des Fédérations d'éducation populaire, des associations de solidarité internationale ; nous avons mis en place un parcours d'accompagnement ; nous nous sommes rendus compte que pour les jeunes qui n'avaient pas accès à des dispositifs de droit commun, qu'il s'agisse du PEJA, le programme européen jeunesse, Erasmus, Commenus ou autres, pour les collèges qui s'y engagent, que beaucoup de jeunes n'avaient pas accès à ces dispositifs ; nous travaillons aussi avec le CRIJ des Pays de Loire pour leur donner accès.

Mais paradoxalement, ceux qui ont accès à ces dispositifs sont beaucoup orientés dans des logiques individuelles où la valorisation de ces voyages doit apparaître comme des compétences acquises en terme d'orientation professionnelle ; nous leur proposons au retour, qu'il s'agisse des jeunes qui sont en Ecole Vétérinaire, ou en Ecole d'Architecture, car très peu de temps dans ces écoles est accordé à « en quoi ce voyage, cette expérience de rencontre m'a transformé ? » de croiser ces groupes de jeunes, ceux qui sont sortis du système scolaire, avec des étudiants, leur faire approcher en quoi ces rencontres inter-culturelles les ont transformés, en quoi cela a aussi changé leur représentation ; parfois, ces voyages ne font que renforcer en effet, des représentations, selon le pays où l'on se dirige ; nous retravaillons cela avec eux, mes collègues, sous forme d'ateliers d'écriture et de

témoignages forts sur ce que cela a produit comme transformation en soi, et ce que cela va changer collectivement dans le mieux vivre ensemble, la reconnaissance de l'autre dans la culture qui est sa culture d'origine, mais aussi dans sa culture d'appartenance. Ce sont des moments très forts ; je regrette que ces éléments (je ne le renvoie pas ici) soient aussi peu abordés dans les organisations, universités ou grandes écoles ; il y a une grande dimension collective à travers le voyage.

Bertrand REAU

Vous avez tout à fait raison ; cela me permet de rebondir sur un point par rapport à la formation même, de ce qui est dans ces voyages ; j'espère l'avoir bien explicité, ce ne sont pas tant des connaissances scolaires qui sont recherchées, bien sûr elles le sont, mais une expérience socialisante ; nous sommes dans la forme d'apprentissage ; cela rend aussi difficile a posteriori, dans le système dans lequel on est, la valorisation de cet aspect expérience, apprentissage, socialisation, paradoxalement, par rapport à l'aspect strictement scolaire. C'est cela aussi qui rend paradoxal la valorisation du voyage dans une société qui se veut mobile, qui voudrait que ce soit mobile, etc. Mais d'un autre côté, vous avez eu tout à fait raison de le pointer tout à l'heure, la mobilité doit avoir une finalité productive, de travail, doit s'inscrire dans un CV, etc. Du coup, tout l'aspect socialisation, construction de la personne, apprentissage de savoir-être, de savoir-faire spécifiques, construction d'un citoyen, d'une conscience politique, ce sont des choses qui sont difficiles à expliciter et valoriser, dans un contexte où il y a effectivement une compétition scolaire, quand même ; il faut aussi penser que ce n'est pas évident de pouvoir mettre en avant ces différents aspects.

C'est ce que j'ai trouvé intéressant dans les différents rapports que j'ai lus des étudiants de Sciences Po : c'est que pour le coup, dans une institution d'élite comme Sciences Po, on demande de faire un rapport sur l'expérience personnelle ; j'ai trouvé cela intéressant ; c'est pourquoi j'ai fait ce retour historique, car quand on reprend (toutes choses égales par ailleurs, nous sommes bien d'accord) les carnets de notes et les écrits des jeunes aristocrates sur leurs voyages, on a des choses tout à fait similaires, non sur la forme, mais sur la construction même de ce qu'ils ont pu vivre par rapport aux jeunes étudiants de Sciences Po de 2000 ; il est intéressant de voir qu'il y a quand même une conscience, en tout cas pour les pédagogues de ces institutions d'élite, que le voyage est important, que cela contribue véritablement à la formation, les aristocrates auraient dû « des gentlemen », à la formation en tout cas de positions d'encadrement et de responsabilité de haut niveau auxquelles doivent se destiner les étudiants de Sciences Po.

Nathalie SELLIER, Informatrice jeunesse au PIJ de Viry-Chatillon

Sur la valorisation des compétences acquises lors de ces mobilités européennes, j'aurais voulu, car je ne le maîtrise pas encore très bien, que notre collègue de l'INJEP nous dise deux mots du « youth pass » pour nous expliquer en quoi cela consiste ; c'est un dispositif qui commence à s'installer maintenant en Europe, notamment sur les SVE, qui a priori est fait pour être généralisé à la mobilité européenne des jeunes en règle générale. C'est normalement un outil de valorisation des compétences que les jeunes sont sensés acquérir ; je vous pose peut-être une colle ? Oui dit-il ! Si j'ai compris, c'est un espèce de petit module de formation que l'on passe en même temps que l'on fait son service volontaire européen qui valide des compétences ?

Olivier TOCHE, INJEP

Je voudrais profiter de votre question pour souligner une chose : on parle beaucoup, dans les suites du Livre vert ce matin (on n'en a pas parlé, mais cela fait partie des suites du Livre vert) de la question de comment faire reconnaître les compétences acquises en dehors du système scolaire pur, et qu'il y a un certain nombre d'expériences que le Ministère de l'Education nationale vient de lancer sur le livret de compétences en particulier. Mais cette réflexion qui s'amorce en France avait déjà été amorcée au niveau communauté européenne, notamment dans le cadre des réflexions sur le « youth pass » : c'est comment faire une attestation pour reconnaître les compétences acquises, en particulier dans le cadre du service volontaire européen ? Ce « youth pass » se met donc en place.

En revanche, je ne suis pas spécialiste de la chose et renvoie à mon collègue Gilles BACCALA ; il se trouve que tout de suite après, la table ronde n° 1 en traitera, il est spécialiste du « youth pass » et sera mieux placé que moi pour répondre à toutes vos questions ; je vous invite donc à rejoindre la table ronde n° 1 sur ce sujet ; je ne crois pas qu'il soit présent dans la salle, sinon il aurait pu vous répondre directement. L'idée est celle-là ; la difficulté de tous ces livrets de compétences, je ne sais si c'est la même difficulté côté Education nationale, c'est d'avoir un référentiel de compétences auquel se référer et, par rapport à ce référentiel, pouvoir indiquer quelles ont été les compétences acquises ;

il y a les compétences linguistiques, de savoir-être, de savoir-faire, au-delà des compétences strictes de connaissances, et c'est bien l'intérêt de ce type d'expérience. Je vous renvoie à ses compétences, il est bien plus savant que moi sur ce sujet.

Participant

Une question d'information : concernant le grand tour, était-ce un public exclusivement masculin, ou y avait-il aussi des femmes ? Cela me paraît intéressant. Concernant l'analyse que vous avez produite, il me semble que cela fait appel à tout ce que BOURDIEU avait quand même déjà bien développé, sur le capital social, le capital hérité, on le sait bien, cela favorise aussi les mobilités et donne également un capital social aux jeunes ; il n'a rien d'étonnant que ce soient plutôt les classes supérieures qui se retrouvent être mobilisées sur ce dispositif ; cela n'enlève rien au fait que ces jeunes ont droit, au même titre que les autres, de pouvoir bénéficier de cela. Il me semble que cela souligne un autre aspect des travaux, qui ont été beaucoup « popularisés » dans l'éducation populaire, qui concernent les travaux de VALLON : l'importance du milieu ; quand on change les gens d'un milieu pour un autre, qu'on le fait dans un cadre structuré, qui est le cadre de l'Education nationale avec les études universitaires, il y a toutes les chances que cela produise des effets très positifs. Enfin, il y a peut-être aussi, à travers les programmes européens, à se poser la question : on ne parle peut-être là ici que des effets induits des programmes, on ne parle peut-être pas des objectifs principaux des programmes qui sont à mon avis d'une dimension plus politique.

Bertrand REAU

Je vous remercie pour ces questions importantes. Le grand tour, ce sont exclusivement des hommes ; c'est clair, ce sont de jeunes aristocrates masculins. Pour ce qui est de BOURDIEU, oui, il a montré plein de choses là-dessus, c'est très intéressant ; je suis dans le laboratoire fondé par Pierre BOURDIEU en l'occurrence et toutes ces notions de capitaux sont très importantes ; il n'a pas creusé spécifiquement justement les questions de mobilité spatiale, s'intéressant bien davantage aux questions de mobilité sociale ; modestement, j'essaie de poursuivre ces questions.

Au niveau des objectifs, c'est assez intéressant : oui, les objectifs politiques, je l'ai dit, peut-être pas assez clairement, mais la construction de l'Europe de la connaissance arrive bien après la construction de l'Europe économique dans les années 80 et elle s'inscrit dans le développement de l'Europe économique ; c'est assez clair dans les textes fondateurs de ces programmes que l'idée est de développer une population mobile, une main d'œuvre mobile ; il y a aussi le fait de l'interculturalité, de se comprendre les uns et les autres, on connaît le discours qu'il y a eu après guerre, qui est important, Jean MONNET, etc. mais c'est aussi quand même un objectif de mobilité de la main d'œuvre, de travail ; vous parliez des jeunes Polonais tout à l'heure ; cela revient à ce genre d'élément, la question est de savoir, après la mobilité des capitaux, comment on va pouvoir avoir une knowledge society, c'est-à-dire avoir des gens mobiles à un niveau intellectuel supérieur, avec des formations intellectuelles supérieures ; il y a effectivement un objectif politique clair, qui s'inscrit bien dans la logique de l'union européenne telle qu'elle se constitue ; cela me semble assez évident ; c'est d'ailleurs réclamé. L'importance du milieu, oui, je suis d'accord, elle a des effets positifs ; mais comme j'ai essayé de le dire, c'est une combinaison de dispositifs qui permet d'obtenir des résultats vraiment positifs ; un seul dispositif isolé peut avoir un effet sur la personne, mais des effets structurants en terme d'inégalité scolaire, par exemple, pas forcément.

Participant

Vous nous parlez justement des élites ; je pose la question sur la démocratisation des personnes qui peuvent se déplacer à l'étranger ; avez-vous des éléments de réponse par rapport à cela ?

Bertrand REAU

Oui et c'est assez intéressant, car on constate en fait qu'il y a un recul du nombre de départs en vacances, et ensuite, c'est encore plus flagrant quand on regarde les départs à l'étranger ; ces 10 dernières années, les écarts se creusent entre les départs des ouvriers et les départs des cadres, professions intellectuelles supérieures ; pendant les années 70, l'écart s'est maintenu, un peu réduit, mais là les taux de départs tendent à marquer un écart qui se creuse depuis 10 ans ; cet écart est d'autant plus fort quand on regarde les voyages à l'étranger qui ne sont pas du retour dans la famille, vraiment les voyages de loisirs, qui nécessitent une organisation, de passer par un tour operator ou alors d'avoir le réseau social qui permet de mobiliser, les amis ; ce sont les voyages à l'étranger en dehors de la famille proche ; là, les inégalités sont encore plus flagrantes ; en terme de revenu, je n'ai pas les chiffres en tête, je ne peux vous les donner, on peut regarder en sortant dans mon ouvrage,

nous avons refait les calculs pour voir, mais c'est redoublé ; le voyage le plus distinctif est le voyage à l'étranger en dehors de la famille proche.

Virgile KICHENIN, Adjoint à la jeunesse à Saint-Denis, Ile de La Réunion

Je ferai plus un témoignage ; en terme de mobilité, c'est une très bonne chose ; cela forme la jeunesse, c'est vrai, mais j'irai plus loin ; la mobilité donne une chance à un jeune, il y a l'échange, le culturel, la socialisation ; mais par la suite, est-ce que l'on donne à ce jeune le moyen de s'exprimer, de mettre en pratique ce qu'il a appris ? C'est là que l'on se pose une question.

Un témoignage de ce que nous avons fait à Saint-Denis : nous avons fait une convention avec l'université de La Réunion et les étudiants du programme Erasmus et nos écoles ; nous avons mis en place l'anglais dans nos écoles dès la maternelle jusqu'au CM2 ; les étudiants Erasmus nous aident en périscolaire à mettre en place ce programme, travailler avec les enfants ; ils donnent le goût à ces enfants de plus tard faire le même projet que ces étudiants ; cela donne à ces étudiants les moyens, par la suite, après leurs études, de trouver une voie d'intégration professionnelle dans la société. Il ne s'agit pas de dire seulement que l'on fait de la mobilité, et par la suite, qu'y a-t-il ? C'est là qu'est la finalité ; le jeune a appris beaucoup de choses pendant la période de ses études, mais on revient ensuite au même problème qu'aujourd'hui nous connaissons en terme de jeunesse : qu'est-ce que va faire cette jeunesse ? Est-ce que professionnellement, elle a les moyens de s'insérer.

Bertrand REAU

Je vous remercie pour votre témoignage ; ce sont effectivement des questions qu'il faut se poser sur ce que l'on peut faire ensuite en terme de mobilité, c'est la question de la valorisation de ce type de séjour, la mise en pratique concrète.

Jean-Pierre BRAQUET, Inspecteur Jeunesse et Sports, Département du Vaucluse, Président d'une association de voyageurs

Je suis particulièrement intéressé par cette conférence et les débats qui viennent d'avoir lieu ; je voudrais revenir sur la question de départ : les voyages forment la jeunesse ; je ne suis pas sûr ; ils forment la jeunesse tout au long de la vie d'ailleurs, mais à partir du moment où l'on a été formé au voyage ; je crois que le voyage est une activité éducative dès lors que l'on sait la connaître et que l'on y a été formé, comme une activité de musique ou une activité sportive ; dans ma vie personnelle de voyageur, j'ai rencontré des jeunes qui voyagent, c'est très différent entre un jeune qui a organisé son voyage, à la limite seul, que l'on trouve à l'autre bout du monde en plein épanouissement, et le groupe d'ados rencontrés en Irlande avec de mauvais animateurs qui ont mal préparé un séjour et je ne crois pas là que le voyage aura formé ces jeunes. Oui, le voyage peut former la jeunesse, mais encore faut-il que l'on soit formé au voyage auparavant.

Bertrand REAU

Vous avez tout à fait raison, et c'est là aussi l'enjeu : comment forme-t-on au voyage ? Cela me fait penser à une phrase que j'ai vue de Philippe GLOAGUEN, celui qui a fait le Guide du Routard ; c'était récemment dans la presse, il disait « à l'époque, on ne voyageait pas très intelligemment » ; c'est lui qui dit cela, je ne suis pas allé juger si c'était intelligent ou pas ; « notre idée était de faire le plus de kilomètres par jour, de parcourir un maximum de kilomètres par jour et on ne prenait pas le temps de rester sur place et de discuter avec les gens, de s'imprégner d'un milieu » ; il avait l'air de regretter le fait de ne pas avoir passé plus de temps à Kaboul à discuter avec les Afghans, sur la fameuse route qui menait en Inde. Bien évidemment, la formation au voyage, mais la question est : comment se forme-t-on au voyage ? Bien sûr, j'en ai dit un mot, des préparatifs peuvent être faits, mais il est vrai que la pratique est essentielle ; c'est en voyageant que l'on apprend à voyager aussi ; cela me semble assez important. Bien évidemment, on ne part pas tous dans les mêmes conditions de voyage, et ce sont bien ces questions qu'il faut se poser : comment, dans quelles conditions, dans quel cadre peut-on faire un voyage ?

Vous disiez qu'il y a des voyages encadrés, des voyages plus ou moins encadrés, plus ou moins libres, et il y a toute la socialisation familiale ; nous en parlions à table avec quelqu'un qui nous racontait qu'un certain nombre de familles populaires n'ont pas de culture du départ tout simplement, cela ne leur viendrait même pas à l'idée d'aller voyager ; ce sont aussi des dispositions sociales fortes qu'il faut prendre en compte, et voir justement ce que cela implique en terme de question du voyage ; est-ce que tout le monde doit voyager d'ailleurs ? Je ne sais pas ; et si oui, quel type de voyage ? Pourquoi voyager ? On peut revenir au vieux débat entre PASCAL et ROUSSEAU ; si l'on a assez de

bien pour vivre heureux dans sa chambre, voilà ... Je ne relance pas un débat millénaire entre les philosophes, mais on est toujours quand même dans ce genre de question. Après la question fondamentale est : qu'est-ce que la société nous incite à faire ? Je le disais au début, le voyage est hautement valorisé de nos jours ; il y a donc aussi cette incitation qui peut être plus ou moins mal vécue pour ceux qui restent justement.

Naymat ROSINEL, Ville de Torcy, Seine-et-Marne

Je rebondis par rapport à vos derniers propos par rapport aux voyages, aux spécificités et la pratique ; vous disiez que les acquis du voyage que peut en tirer un public, par rapport à une bonne préparation, peuvent être influencés par le fait que le voyage est bien ou mal préparé ; maintenant, on demande aux animateurs d'être polyvalents, forcément, il n'y a pas une spécialisation dans un domaine ou dans un autre ; cela influe donc obligatoirement ; ce sont des choses qu'il faut savoir et je tenais à le dire.

Jean-Marc DA PIEDADE, Directeur du service jeunesse à Fontenay-sous-Bois

Je voulais réagir à ce que je viens d'entendre ; effectivement les animateurs sont généralistes, très polyvalents, on leur demande beaucoup de choses, ceci étant dit, à partir du moment où l'on s'engage dans le fait de partir en séjour avec des jeunes, je crois que l'on doit se donner les moyens de préparer le séjour, d'aller chercher de l'information et d'être accompagné si l'on n'a pas toutes les informations, pour faire en sorte que le séjour soit le plus intéressant possible ; plus on voyage, plus on travaille ce genre d'activité, meilleur on devient, effectivement ; je ne crois pas qu'il s'agisse de demander aux animateurs d'être les meilleurs du monde dès le départ, en revanche, ce que l'on peut attendre d'eux est qu'ils préparent au maximum le voyage, pour savoir pourquoi ils y vont, pourquoi ils emmènent les jeunes, et que du coup, les jeunes puissent en retirer le meilleur bénéfice possible.

Christophe RICHARD, Directeur adjoint à l'Education au Conseil général de l'Allier

Une question, je n'ai peut-être pas toujours été suffisamment attentif, mais vous avez parlé beaucoup des classes sociales, il est vrai que c'est souvent un marqueur ; or, vous savez comme moi que le département de l'Allier est un département rural, voire même très rural ; j'aurais aimé aussi avoir des renseignements concernant (on manquera peut-être de temps, mais vous avez peut-être des références) les voyages que font les jeunes ruraux et leurs motivations par rapport à d'autres qui peuvent être encadrés, en ville ; est-ce plus facile ? Autour de moi, je connais un certain nombre de jeunes qui voyagent beaucoup, qui voyagent souvent seuls, ou à deux ou trois mais ils voyagent en tout cas avec le sac sur le dos, un peu comme un routard, avec l'expérience acquise au fil des voyages.

Bertrand REAU

Je ne peux vous répondre en deux minutes ; le mieux est l'ouvrage de Nicolas RENAHY, qui contient une enquête très fine et intéressante sur la socialisation des jeunes en milieu rural ; on trouve des pages vraiment très intéressantes sur leur rapport à la mobilité ; ce n'est pas sur la jeunesse rurale de l'Allier, cela se passe en Bourgogne, mais en tout cas, cela peut je pense tout à fait vous être utile ; nous pourrions en rediscuter si vous voulez, car je crois que nous allons devoir laisser la salle.

Béadoum NAOUTEM JATO, Torcy, Seine et Marne

Le voyage comme outil éducatif, en tant que professionnel de la jeunesse, ce qui est important est ce que l'on en tire ; le voyage est ce que l'on découvre de l'autre, c'est le partage, et c'est surtout l'ouverture d'esprit ; à partir du moment où l'on arrive à apprendre cela aux enfants, je pense surtout au milieu populaire ; c'est l'objectif principal du voyage ; je suis un enfant du voyage, je viens d'ailleurs, je viens d'Afrique, j'ai aussi beaucoup voyagé ; c'est ce que l'on doit transmettre à nos jeunes quand on fait des actions en direction de ces jeunes ; il est sûr que les animateurs et les professionnels doivent être préparés, mais on peut les accompagner pour qu'ils transmettent au moins ce minimum ; voyager, on peut avoir tout l'or du monde dans sa chambre, mais je ne suis pas sûr que l'on soit très heureux ; le but est aussi de découvrir l'autre, de l'apprendre, et je voulais le dire.

Bertrand REAU

Merci d'avoir tranché pour ROUSSEAU contre PASCAL. Je vous remercie beaucoup et vous souhaite une bonne continuation du congrès.